

La "peste" de Barcelone.

Epidémie de fièvre jaune de 1821.

C. Chastel

Laboratoire de virologie, Faculté de médecine, BP 815,29285 Brest cedex, France

Manuscrit n° 1963/PLS3. Journée SPE en hommage à Paul-Louis SIMOND.

Summary: Scourge in Barcelona.Outbreak of Yellow Fever (1821).

The outbreak of yellow fever that struck Barcelona in 1821 followed a typical pattern for the times: a brick from Cuba introduced the disease in the port docks; the epidemic first reached the poor suburbs, and finally the center of the city. It was assumed that at least 20,000 inhabitants died from the scourge, that is a sixth of the total population of the city estimated 120,000. French authorities promptly took emergency measures at land and maritime borders by locking French ports to Catalan vessels and defining a quarantine line along the Pyrenean border controlled by an army 15,000 strong. French medical team including six physicians and two nuns was sent to Barcelona to provide assistance. Long after the epidemic had receded, the Pyrenean quarantine line was maintained by the French authorities for a hidden political purpose: Paris wished to contain Spanish Liberalism, a "revolutionary pest". French troops engaged in the so-called quarantine line were used in 1823 for invading the Spanish kingdom, while French physicians returning to Paris were celebrated as heroes and benefactors of the mankind although they had not provided any serious contribution to the therapeutics or the epidemiology of yellow fever. They were glorified in publications of the time without reserve. This unexpected manifestation of nationalism was welcomed and encouraged by the government of Louis XVIII who felt himself threatened by the liberal opposition.

Résumé :

L'épidémie de fièvre jaune qui frappa Barcelone en 1821 fut d'un type tout à fait classique pour l'époque. Elle se manifesta d'abord au niveau du port où un brick en provenance de Cuba avait accosté, puis elle gagna le reste de la ville. On admet qu'elle fit au moins 20000 morts, soit le sixième de la population totale de la ville (estimée à 120000 habitants). La France institua rapidement des mesures sanitaires à ses frontières terrestres et maritimes : fermeture de ses ports aux navires catalans, cordon sanitaire de 15000 hommes de troupe sur les Pyrénées. Elle dépêcha aussi à Barcelone une mission d'assistance composée de six médecins et de deux religieuses. Bien après la fin de l'épidémie, le cordon sanitaire pyrénéen fut maintenu en place.

Cette mesure cachait en réalité un objectif politique non avoué : empêcher un autre fléau, le libéralisme, cette "peste révolutionnaire", de regagner notre pays à partir de l'Espagne, laquelle sera finalement envahie en 1823 par les soldats de ce cordon. Parallèlement, les médecins français qui n'apportèrent aucun progrès thérapeutique ni quelconque découverte épidémiologique, furent accueillis à leur retour en France comme des héros et des bienfaiteurs de l'humanité, ce qu'ils ne méritaient pas vraiment. Toute une littérature de circonstance, de qualité médiocre, vint soutenir cette campagne de nationalisme exacerbé dont le gouvernement de Louis XVIII avait le plus grand besoin.

Introduction

La "peste" qui ravagea la ville de Barcelone, pendant l'été et l'automne 1821 et qui ne voulait pas dire son nom (*), était en fait la fièvre jaune. C'était même une épidémie urbaine typique de cette maladie et, aujourd'hui encore, pleine d'enseignements. Elle eut en France un retentissement considérable, au plan médical, politique, littéraire et artistique.

On peut voir dans cette épidémie, parfaitement analysée dans le savant travail de Léon-François HOFFMANN (2), un drame antique en trois actes et mettant en jeu de nombreux acteurs : un virus qui tue avec une efficacité redoutable, un navire venu des Isles lointaines et qui l'avait apporté avec lui, une population sans défense, dépourvue de toute immunité, des auto-

rités locales vite dépassées, un pays limitrophe, la France, qui proposa tout de suite une "aide humanitaire", pas entièrement désintéressée, sous forme de médecins volontaires et de sœurs religieuses, enfin, les arrière-pensées du gouvernement de Louis XVIII pour la "maleureuse" Espagne. Il faut dire que l'époque s'y prêtait : on ne savait toujours rien de l'origine du mal et de la façon dont il se propageait. Un peu plus de trois quarts de siècle plus tard, on en était encore au même point, jusqu'à ce que la deuxième mission américaine à Cuba, en 1901, démontre que la fièvre jaune était due à un virus spécifique, transmis par le moustique *Aedes (Stegomyia) aegypti* L. (4). Ces résultats furent bientôt confirmés et étendus au Brésil par E. MARCHOUX, A. SALIMBENI et P. L. SIMOND (3). C'est à ce dernier, Professeur d'épidémiologie au Pharo, en 1910, que nous dédions ce travail.

(*) Le mot "peste", utilisé lors de cette épidémie, est pris dans son sens le plus large : maladie à très forte mortalité et s'étendant rapidement dans la population.

yellow fever
urban outbreak
1821
consequence in France
history of medicine
Barcelona
Spain
Europe

fièvre jaune
épidémie urbaine
1821
répercussion en France
histoire de la médecine
Espagne
Europe

Acte premier : une maladie mystérieuse frappe Barcelone

C'est au début d'août 1821, après un été particulièrement long et chaud en Catalogne, que plusieurs décès subits survinrent en ville. Peu de temps auparavant, le brick "Gran Turco", très suspect de pratiquer la traite illégale des Noirs*, était arrivé à quai, en provenance de La Havane (un foyer bien connu de peste amarille). Toute la famille du capitaine mourut quelques jours après avoir visité le bateau, tandis que d'autres navires ayant touché Barcelone, à la même époque, étaient infectés à leur tour, dont le français "la Joséphine". Les dockers** furent les premiers atteints et, le 5 août, le journal "Diario de Barcelona" faisait déjà état de douze morts. Le 16 août, il y en avait 18 de plus, puis 44 le 26 août. Alors l'épidémie prit toute son ampleur ; c'est le phénomène d'extension épidémique dit "en tache d'huile", bien connu dans la fièvre jaune.

Un étudiant en médecine italien du nom de SIMONDA, un proscrit politique réfugié à Barcelone, tenta en vain d'alerter les autorités de la ville sur la nature réelle du mal : c'était la "fiebre amarilla". On le considéra comme un farfelu et il mourut à l'acmé de l'épidémie en soignant de son mieux les Barcelonais. Pendant tout le mois d'août, les autorités de la ville continuèrent à nier l'évidence ; il faut dire que l'épidémie ne touchait alors que les quartiers pauvres. Le 29 août, on enregistra 50 morts de plus. Les riches commencèrent à quitter en masse la ville, de même que les représentants consulaires, le consul de Suède venant de mourir. Madrid, inquiète du peu de réactions manifestées à Barcelone, institua une quarantaine destinée à l'isoler. Dans la capitale, la situation fut jugée suffisamment préoccupante pour que l'on interdise les courses de taureaux..., c'est tout dire !

En septembre, tous les faubourgs de Barcelone étaient touchés. Il y avait, chaque jour, plusieurs centaines de morts, y compris dans le centre ville, moins peuplé. On vendait des images de Saint-Roch, patron des pestiférés, au coin des rues ; les églises (certainement déjà envahies par les moustiques) étaient pleines et les processions succédaient aux processions, en vain. Ces rassemblements populaires ne pouvaient que favoriser la diffusion du virus.

Bientôt, les autorités royales fuirent la ville, laissant les responsabilités aux édiles municipaux qui firent d'ailleurs leur devoir : 3 000 volontaires, dont la moitié périt de fièvre jaune, assurèrent tant bien que mal l'ordre et évitèrent quelques pillages. Tout fut bientôt désorganisé en ville et dans le port, et la famine s'annonçait. Certains médecins*** prirent la fuite, à leur tour, malgré les injonctions de la municipalité. Un cordon sanitaire, d'une efficacité douteuse, fut établi autour de la ville. Il attira des prostituées et des cabarets s'installèrent rapidement à proximité... Il suffisait d'un bon pourboire pour s'échapper de la ville. Toutefois, dans les campagnes avoisinantes, les fuyards étaient accueillis à coup de fourche ou de fusil et plusieurs moururent de faim et de soif en cherchant à leur échapper.

L'activité du port étant complètement paralysée, la famine s'installa. Les médecins demeurés sur place furent accusés de propager l'épidémie ou d'être trop "alarmistes". Des émeutes éclatèrent le 21 septembre et la municipalité fit de son mieux pour installer des soupes populaires.

À partir du 11 octobre, l'évacuation totale de la ville commença. Les malheureux habitants de Barcelone furent installés à la hâte dans des baraquements situés hors les murs. La

politique s'en mêla. L'opposition parlementaire, à Madrid, se déclina contre le gouvernement relativement libéral de Ferdinand VII. L'évêché vit dans l'épidémie la conséquence directe du "relâchement des mœurs". Le clergé refusa de fermer les églises, une mesure, pourtant décrétée dès le 19 septembre par le Conseil de salubrité de la ville.

Comme lors de toute épidémie à cette époque, il y eut heureusement de grandes figures pour racheter les petites et les grandes lâchetés de certains. Ce fut le cas de l'Alcade, José Mariano DE CABANÈS, un des rares édiles à conserver son sang-froid et son autorité.

À partir de novembre, l'épidémie commença à décroître et, le 24, ce qui restait d'habitants participa à un *Te Deum*. Un mois plus tard, avec les premiers froids (qui stoppent l'activité d'*Aedes aegypti*), il n'y avait plus de malades et le port put reprendre son activité pour la Noël 1821.

Le chiffre total des morts de Barcelone, pendant cette épidémie, est impossible à établir, faute de vraies statistiques, seuls les décès à l'hôpital ayant été recensés, et, encore, pas de façon complète. Le chiffre de 20 000 morts, soit le sixième de la population totale de Barcelone (120 000 âmes) paraît très vraisemblable (2). On ne disposait, en effet, d'aucun traitement sérieux : les malheureux jauneux devaient supporter, en plus de leur maladie, des saignées, des lavements et des fumigations "massives".

Acte II : la France réagit

Marseille ayant reçu un brick danois en provenance de Barcelone, avec des jauneux à bord, et d'autres bateaux à quai ayant été à leur tour infectés, il y eut bientôt 15 morts parmi les marins. Une "flotte sanitaire" fut constituée avec des navires de guerre français et envoyée pour surveiller les côtes des Pyrénées orientales. Les ports français furent fermés à tout navire catalan. Un cordon sanitaire fut établi à la frontière de l'Espagne : 15 000 hommes furent déployés entre Hendaye et Cerbère ! Bientôt ces soldats n'hésitèrent pas à tirer sur les contrevenants et autres contrebandiers. Le courrier d'Espagne fut systématiquement désinfecté en l'immergeant dans le vinaigre.

Ces mesures sanitaires imposantes furent accompagnées de l'envoi d'une mission de médecins français à Barcelone. Parmi les 100 candidats, 6 seulement furent retenus : les docteurs Victor BALLY, ancien médecin-chef du Corps expéditionnaire à Saint-Domingue que la fièvre jaune avait anéanti (1802), Etienne PARISSET, qui avait connu la fièvre jaune à Cadix, en 1819, André MAZET, un très jeune médecin sans expérience particulière, Victor-Joseph FRANÇOIS, ancien médecin aux Armées, ayant vécu aux Antilles, J. A. ROCHOUX et Mathieu AUDOUARD. Tous étaient issus de la Faculté de médecine de Paris, ce qui fit grincer des dents les médecins provinciaux refusés. Pierre RAYER aurait bien voulu se joindre à la mission, mais il en fut écarté. Toutefois, il fut chargé ultérieurement de traduire le rapport officiel des médecins espagnols sur cette épidémie (5). La mission arriva à Barcelone le 8 octobre et fut très bien reçue par l'Alcade ; à cette date, il y avait, chaque jour, plus de 200 morts.

Tragiquement, le 12 octobre, le Docteur MAZET tomba malade et mourut le 22. Effrayé par ce décès et le spectacle lamentable qu'offrait Barcelone, le Docteur ROCHOUX (un fervent partisan de la non-contagiosité de la fièvre jaune) s'enfuit précipitamment en France. Un jeune étudiant de Perpignan, JOUARRY, vint de son propre chef le remplacer. PARISSET et

* Qui ne sera abolie officiellement en France qu'en 1848.

** Comme ce fut le cas à Saint-Nazaire en 1861.

*** Ce ne fut toutefois pas pire qu'à Marseille, en 1720, lors de l'épidémie de peste, où ce fut l'ensemble du corps médical qui abandonna la population à son triste sort.

BALLY tombèrent à leur tour malades, mais les autres médecins, français et espagnols, insinuèrent qu'il s'agissait en réalité de maladies diplomatiques. PARISSET aurait passé le plus clair de son temps chez lui à écrire de nombreuses lettres qui aboutirent, comme par hasard, dans les colonnes des journaux parisiens (2).

La mission française avait été accompagnée de deux sœurs de l'ordre de Saint-Camille. Elles se dévouèrent sans relâche auprès des malades jusqu'à la fin de l'épidémie. Les médecins français quittèrent Barcelone le 20 novembre, alors que l'épidémie commençait à décliner, mais la sœur Saint-Joseph resta sur place jusqu'au 28 janvier 1822.

Acte III : La politique et la littérature s'en mêlent

L'intérêt soulevé en France par l'épidémie de Barcelone était, pour l'époque, assez inhabituel. L'Espagne avait été déjà touchée à de nombreuses reprises par la fièvre jaune, entre 1800 et 1815. Les villes de Cadix, Séville, Gibraltar, Murcia et Alicante en avaient souffert, sans que cela préoccupe quiconque en France ou en Europe.

Ce ne fut pas le cas lors de l'épidémie de 1821. En effet, Ferdinand VII, le souverain espagnol, avait été obligé d'accepter une Constitution relativement libérale, dite "de Cadix", et de nombreux réfugiés politiques se trouvaient alors en Espagne, en particulier à Barcelone. Ils venaient d'Italie (des Carbonari) et de France (des bonapartistes et autres opposants aux Bourbons). Le gouvernement de Louis XVIII eut donc une occasion rêvée de faire un amalgame, politico-sanitaire et religieux, entre la fièvre jaune, pour beaucoup encore une évidente punition de Dieu, et ce pays malsain de libéralisme à notre frontière, un danger que le Maréchal MARMONT n'hésitait pas à qualifier de "foyer de révolution" (2).

Le fameux cordon sanitaire pyrénéen (de tout de même 15 000 hommes!) n'avait pas été déployé seulement pour contenir l'épidémie qui d'ailleurs eut été bien en peine de franchir les cols des Pyrénées, mais avec l'arrière-pensée de pouvoir éventuellement servir à l'invasion de l'Espagne et d'y rétablir l'absolutisme de Ferdinand VII. C'est ce qui se produisit effectivement en 1823. Il était indispensable d'éviter à la fois la fièvre jaune et la "peste révolutionnaire", beaucoup plus dangereuse aux yeux de Paris.

Parallèlement, et sans que la mission des médecins français n'ait eu le moindre impact scientifique sérieux et n'ait apporté sur la fièvre jaune la plus petite découverte, ses membres furent traités en héros, en "bienfaiteurs de l'humanité", "ayant vaincu la maladie", ce qui était pour le moins exagéré.

La mort du Docteur MAZET fut célébrée comme celle d'un saint. La Chambre vota, le 21 mars 1822, des rentes annuelles pour les médecins, la mère de MAZET et les deux religieuses. Toutefois, les sœurs ne reçurent que le quart de ce qui fut alloué aux médecins. Louis XVIII, prudent, ne voulait pas braquer l'opposition, plutôt anti-cléricale.

Quant à la littérature, les exploits plus supposés que réels des médecins firent l'objet d'une débauche de pièces de théâtre, de poèmes et autres odes lyriques : une production dans l'ensemble très médiocre. Cependant, la médecine française en sortit glorifiée : c'était la fin d'un long tunnel où l'avaient

plongée les comédies de Molière. Elle était enfin reconnue pour ce qu'elle était réellement : la première du monde. Le statut personnel du médecin s'en trouva renforcé au sein de la société.

Enfin, le réalisme, résolument macabre, étalé dans ces œuvres littéraires aurait contribué, d'après HOFFMANN (2), à assurer le triomphe du mouvement romantique en France.

Epilogue : pourquoi tant d'agitation ?

Àu début du XIXe siècle, on ne savait à peu près rien de la fièvre jaune. C'était, en Europe, comme au XVIIIe siècle, une maladie pestilentielle redoutable, atteignant les ports en relation avec ceux du Nouveau monde, car elle était véhiculée par les bateaux (1). C'était un problème de salubrité nautique.

Par conséquent, les seules mesures efficaces prises par la France, en 1821, furent la fermeture des ports français aux navires catalans et la surveillance de nos côtes par la "flotte sanitaire".

Les cordons sanitaires, installés autour de Barcelone et sur les cols pyrénéens, étaient des "passoires", dont les maillons, trop humains, étaient faciles à corrompre. Ils avaient été établis comme s'il s'était agi de peste au sens propre du mot, bubonique ou pulmonaire. Ils étaient inefficaces contre la fièvre jaune.

Le cordon pyrénéen, installé d'abord dans la précipitation, n'eut bientôt plus d'autre nécessité que politique. La fièvre jaune s'était arrêtée d'elle-même à Barcelone, avec les froids de décembre, mais il restait à éradiquer le libéralisme d'Espagne, tout en laissant croire qu'il s'agissait toujours de protéger notre pays d'un fléau épidémique. De ce fait, les médecins français accourus pour "secourir" les malades furent portés aux nues, dans une bouffée de chauvinisme incroyable. Les deux sœurs de Saint-Camille furent quelque peu oubliées, sauf par la littérature de pacotille qui inventa pour elles les aventures les plus romanesques et les plus stupides (2). C'était pourtant elles qui avaient eu le plus de dignité et de courage face à la mort. Ainsi va l'histoire...

Remerciements

Nous tenons à remercier le Professeur J.-L. AVRIL, de Rennes, pour nous avoir fait connaître le petit ouvrage d'HOFFMANN, précieux à plus d'un titre, et dont proviennent nos sources.

Références bibliographiques

1. CARTER HR - *Yellow fever; an epidemiological and historical study of its origin*. William R. Willkins, Edit, Baltimore, 1931, 308 p.
2. HOFFMANN LF - *La Peste à Barcelone*. Presses Universitaires de France, Paris, 1964, 103 p.
3. MARCHOUX E, SALIMBENI A & SIMOND PL - La fièvre jaune ; rapport de la mission française. *Ann Inst Pasteur*, 1903, **17**, 665-731.
4. REED W, CARROLL J, AGRAMONTE A & LAZEAR W - The etiology of yellow fever; a preliminary note. *Philadelphia Med J*, 1901, **6**, 790-796.
5. THEODORIDES J - *Pierre RAYER (1793-1867) : un demi-siècle de médecine française*. Editions Louis Pariente, Paris, 1997, 266 p.